

# ENTRE ELLES Une conquête de l'autonomie alpine

Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, Historienne, Université de Lyon1, CS de la FFCAM



Alice Coldery en tête et Chloé Graftiaux, au relais (Verdon voie «Arrache Couronne») © C. Moulin

Dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, des femmes s'engagent dans des ascensions alpines. Comme les hommes, elles améliorent régulièrement leur niveau tout en cherchant à conquérir leur autonomie vis-à-vis soit de la tutelle familiale (mari, père, frère), soit de la tutelle professionnelle (guide)<sup>1</sup>. Après la Première Guerre mondiale, la Française Alice Damesme se distingue par ses ascensions en tête de cordée. Etape importante dans l'histoire de l'alpinisme, les femmes n'en restent pas moins sujettes à l'aide, aux commentaires, aux doutes d'un compagnon de cordée avec lequel elles entretiennent un lien de dépendance sociale indissociable de leur activité alpine. Certaines

alpinistes vont alors s'orienter vers l'organisation de cordées entre femmes pour découvrir une expérience alpine inédite, un autre rapport à la technique, aux risques et à la responsabilité. Elles investissent une autre façon de pratiquer l'alpinisme. Ainsi, les cordées dites «féminines» existent, en France, durant tout le XX<sup>ème</sup> siècle, mais acquièrent une légitimité parallèlement à l'évolution des rapports sociaux de sexe et à la reconnaissance institutionnelle de ces cordées.

## Le temps de l'initiative personnelle (1929-1959)

Pratiquées par quelques rares Anglaises dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, les cordées de femmes demeurent

un sujet totalement tabou, au point, qu'en France, leur évocation n'apparaît dans les revues alpines qu'au détour des chroniques d'accidents. Cette marginalisation se poursuit à l'égard de celles qui, des années 1929 à 1959, tentent de s'émanciper à la seule force de leur initiative personnelle. Dès 1929, Alice Damesme<sup>2</sup>, puis Micheline Morin<sup>3</sup> s'initient, sous l'influence d'une jeune Américaine, Miriam O'Brien, aux premières cordées «féminines». La traversée du Grépon en 1929, l'ascension du Mönch en 1931, du Cervin en 1932, de la Meije en 1933 puis, en 1935, l'Aiguille Verte par l'arête du Moine. Ces femmes voulaient prouver que des cordées strictement féminines n'étaient pas irrémédiablement vouées à l'échec ou la catastrophe<sup>4</sup>. Pourtant ces initiatives sont confisquées par un discours politique masculin qui souhaite éviter que l'«exception» se généralise. Les uns leur reprochent une pratique «trop exclusive», les autres des élans féministes. Tous oublient la longue exclusion des femmes des activités alpines et la légitimité des réactions qu'elle peut susciter. Les arguments portent principalement sur la prétendue «incapacité physique et morale» des femmes et pour les accusateurs, faisant fi des normes socioculturelles de l'époque, la rareté des réalisations fonctionne comme une preuve à la théorie de l'infériorité. Pendant longtemps, les femmes sont contraintes à la discrétion et surtout à la réussite. L'histoire de l'expédition féminine de 1959, organisée par Claude Kogan vers le Cho Oyu est symptomatique de la faible légitimité sociale des cordées de femmes dans un contexte qui persiste à organiser la dépendance des femmes et le respect de la domination masculine<sup>5</sup>.

## L'organisation collective d'un militantisme féminin (1968-1986)

La tragédie du Cho Oyu inhibe les initiatives des Françaises en Himalaya durant plus de vingt ans. Néanmoins, dans la mouvance des

années post 68, l'initiative personnelle se substitue à un mouvement de femmes. Celui-ci est incarné par les Rendez-vous de Haute Montagne (RHM). Créé en 1968, par la baronne Félicitas Von Reznicek, le RHM regroupe les femmes alpinistes du monde entier. Pour les unes, il permet d'entretenir des liens d'amitié, pour d'autres il affirme le droit des femmes à une pratique en toute liberté et autonomie. La plupart des femmes ne cherchent ni exploit, ni conquête, mais simplement d'«être en dehors des normes, en dehors des critères alpins habituels, en dehors des lieux communs»<sup>6</sup>. Mais, les cordées «féminines» peinent à conquérir leurs lettres de noblesse et, en 1979, – au terme d'une décennie de profondes mutations sociales dans les rapports entre les hommes et les femmes – la Montagne et Alpinisme lève le voile et dénonce le maintien d'attitudes paternalistes et «marginalisantes» à l'égard des femmes. Pour autant, au sein des RHM, les rencontres se multiplient et des générations de femmes alpinistes trouvent écoute, réconfort et parviennent à acquérir les techniques et la confiance nécessaires à leur indépendance. Grâce à ce mode d'organisation collective, les cordées féminines sortent de la clandestinité et les Françaises profitent directement de l'exemplarité des étrangères comme Wanda Rutkiewicz.

## La récupération politique et institutionnelle des cordées entre filles (1987-2008)

Mais il faut attendre la fin des années 1990 – alors que les activités alpines se démocratisent et que les femmes investissent les derniers bastions de masculinité tant dans le monde du sport que celui du travail – pour que les fédérations alpines s'investissent dans l'éducation des jeunes filles via l'organisation de cordées «féminines». Les initiatives sont le résultat d'une synergie entre les politiques engagées par les institutions alpines vers les publics jeunes et la politique de promotion du



Fanny Teppaz et Chloé Graftiaux, en Norvège (Groupe Excellence Alpinisme - hiver 2009). © C. Moulin

sport féminin initiée par le cabinet ministériel de Marie Georges Buffet à partir de 1997. Certes, dès 1994, Luc Jourjon, Directeur Technique à la FCAF ne cachait pas son espoir de pouvoir intégrer des filles dans le groupe «jeune» et confiait à Chantal Mauduit l'organisation d'un stage initiation réservé aux filles. Mais c'est réellement en octobre 1999, que quatre jeunes femmes partent à l'assaut du Baruntse sous l'initiative de la FCAF. Pour le président Bernard Mudry, cette action «féminine» est «opportune» et constitue une promotion active permettant de compenser le déséquilibre entre les pratiquants des deux sexes. Motivée par les mêmes arguments, la FFME monte aussi une équipe. Les cordées dites «féminines» trouvent une nouvelle légitimité dans une politique de promotion et de formation des jeunes. Aujourd'hui, le principe de cordées de filles semble intégré au projet politique des institutions alpines, mais des efforts sont à prolonger pour conserver l'esprit émancipateur des pionnières. Bien qu'en cordée «féminine», les jeunes filles sont souvent encadrées et contrôlées par une tutelle masculine et les représentations véhiculées sur elles – dans les revues alpines – n'échappent pas à certains stéréotypes de genre et à une vision plutôt naturalisante de la féminité. L'organisation de cordées «féminines» n'est pas une nouveauté, bien que l'action promotionnelle des institutions alpines soit récente. Trois étapes caractérisent l'histoire française des

cordées de femmes en alpinisme. Toutes révèlent les difficultés et les stratégies pour le développement de la pratique alpine chez les femmes. Au regard de l'histoire, leur légitimité ne va pas de soi. Elle est une construction qui dépend de l'évolution des rapports sociaux entre les hommes et les femmes, mais aussi de l'action volontariste des institutions alpines. Celles-ci doivent aujourd'hui investir la question de l'égalité entre les sexes et redoubler d'efforts pour développer chez les filles comme chez les garçons, l'esprit d'initiative et d'aventure nécessaires à la survie des activités alpines.

<sup>1</sup>Ottogalli-Mazzacavallo, Cécile, «Les cordées féminines au XX<sup>e</sup> siècle: une autre façon de pratiquer l'alpinisme», in Corneloup, Jean, Innovation et loisirs sportifs de nature: rétrospective et perspectives, Ed. Sportsnature, à paraître.

<sup>2</sup>Cafiste à la section de Dijon et membre du Groupe de haute montagne, Alice Damesme grimpe avec la fine fleur de l'alpinisme sportif de l'entre-deux-guerres comme les frères Lepiney, Maurice Damesme et d'autres membres du groupe de Blesau. Cf. Ottogalli-Mazzacavallo, Cécile, «Les demoiselles de la Belle Epoque aux portes du GHM», in Cimes, 2006, pp. 32-47.

<sup>3</sup>Micheline Morin, cafiiste, membre du GHM, grimpe dans les Ardennes avant de faire avec les compagnons du GHM, entre autres les premières «féminines» des Aiguilles Mummery et Ravelin en 1924.

<sup>4</sup>Ottogalli-Mazzacavallo, Cécile, Femmes et Alpinisme (1874-1919): Un genre de compromis, Paris, L'Harmattan, 2006.

<sup>5</sup>Morin, Micheline, Encordées, Neufchâtel, Attinger, 1936, p. 59.

<sup>6</sup>Cf. p.72-75 Article sur Claude Kogan

<sup>7</sup>Bel, Kris et Steinmann, Brigitte, La Montagne et Alpinisme, 1979, p. 21.